

## EDUCATION.

### La lecture dans les campagnes.

La grande majorité des parents croient que leurs enfants sont savants (*sic*) dès qu'ils ont une assez belle écriture, et qu'ils lisent et calculent un peu couramment. Ils s'empresent de les retirer de l'école pour les faire travailler. Dans la grande majorité des maisons de cultivateurs il n'y a ni papier, ni plumes, ni encre, ni crayon ; les livres y sont rares. Il y a l'almanach, les livres de prières, quelques vieux bouquins dépareillés, enfumés, transmis par voie d'héritage, puis c'est tout. Les parents qui n'ont jamais lu ni écrit, et qui croient de bonne foi qu'il suffit de savoir lire passablement, un peu écrire et compter, pour cultiver la terre, verraient souvent de mauvais œil leurs enfants s'amuser à lire et à écrire quand ils sont devenus grands.

Ceux-ci ne sont guère portés par eux-mêmes à s'instruire, car ils sont trop ignorants pour pouvoir comprendre la plupart des livres même élémentaires qu'ils peuvent se procurer, et toute lecture sérieuse et instructive les ennuie. Il y a d'ailleurs les exigences du travail pendant la semaine, les relations d'amitié, les plaisirs du jeune âge et l'exemple de toute la jeunesse du voisinage, qui sont d'un poids immense dans la détermination à prendre.

Aussi cent jeunes gens contre un, laissent complètement de côté l'étude, la lecture et la plume, et à vingt ans il ne savent plus que lire et signer. Les garçons se hâtent de se mettre à la hauteur de leur aînés et des hommes faits. Ils veulent, à 18 ans, savoir fumer, se promener et en conter aux fillettes. C'est là le suprême bon ton. Les trois quarts des jeunes gens passent dans ces occupations les loisirs du dimanche et des longues soirées d'hiver.

S'il arrive que l'on ait besoin de faire signer un acte, celui qui a été à l'école pendant sa jeunesse, sait à peine signer. "Comment vais-je faire ? dit-il : je n'ai pas écrit depuis que j'allais à l'école ;" et il trace des mots en grosse écriture mal réglée, en estropiant l'orthographe de chaque mot et en sautant des lettres. "C'est étonnant, dit-il, combien j'ai oublié d'écrire ! je ne sais plus faire les lettres." Et quand on lui dit qu'il aurait dû écrire quelques fois, il répond : "Oui ; mais je n'ai pas eu le temps," et il allume sa pipe.

Les jeunes filles lisent beaucoup plus que les garçons, mais elles n'écrivent presque jamais, sauf des chansons. J'ai vu des jeunes mariées, qui avaient eu le premier prix de leur classe à l'école pour le français, avoir grande peine à signer leur acte de mariage.

Une fois mariées, elles disent adieu à la plume, ne s'occupent en aucune manière de tenir le compte de leurs dépenses et recettes ménagères, imitant en cela leurs maris. Quant à la lecture, un certain nombre de demoiselles et de femmes s'y adonnent avec une sorte de passion, ce qui ne vaut rien, d'autres lisent modérément et seulement dans leurs moments de loisir, d'autres enfin, et c'est la majorité, ne lisent jamais que leurs livres de prières. Mais quand on considère le genre de lecture à laquelle s'adonnent les jeunes gens, surtout les jeunes femmes et les jeunes filles, on peut juger qu'elle ne peut leur être d'une grande utilité.

Dans toutes les paroisses on a fondé des bibliothèques. Ces bibliothèques ne renferment que des ouvrages moraux utiles et instructifs ; les romans y font défaut. Eh ! bien, chaque dimanche les jeunes lectrices de la paroisse viennent choisir parmi les volumes que nous possédons et ne trouvent rien de ce qui leur plaît. Faute de mieux elles emportent les livres dont le titre pique leur curiosité ;

mais arrivées à la maison, elles feuilletent le volume sans intérêt, à moins qu'elles n'y rencontrent des histoires, des anecdotes, dont elles ne retiennent de mémoire que le côté comique sans en comprendre le sens pratique. Quelquefois les volumes reviennent à la bibliothèque sans avoir été ouverts.

Un vieux et vénérable curé de notre paroisse me disait un jour que souvent des bonnes femmes lui rapportaient des volumes qu'elles avaient conservés pendant près d'un an. "Eh bien ! disait le pasteur, ce livre vous a-t-il plu ?" "Oh ! oui, monsieur, c'est très curieux à lire ; c'est dommage qu'on ne peut pas tout retenir." Quand la lectrice était partie, le curé s'avisait d'ouvrir le livre rendu et voyait que pas un seul feuillet n'avait été coupé. — Si l'ouvrage avait été un roman avec des scènes d'amourettes bien rendues, avec des passages bien dramatiques, non seulement les livraisons auraient été coupées, mais on aurait peut-être trouvé des coins de feuilles pliés, des taches de larmes sur quelques pages, là où il se trouve des passages tendres ou émouvants ou dramatiques.

La grande majorité de nos lecteurs et de nos lectrices des campagnes ne veulent que s'amuser en lisant, et voilà pourquoi les *histoires*, comme ils appellent leurs livres préférés, sont les seules lectures qui les intéressent. Les livres les plus simplement écrits sur l'agriculture et l'économie rurale ne sont appréciés que par des esprits sérieux. La grande majorité des paysans croient de bonne foi que tous ceux qui font des livres, qui parlent agriculture dans les journaux n'entendent rien aux choses rurales, et voilà pourquoi la routine, les préjugés règnent toujours en maîtres dans nos populations rustiques, même dans les ménages où on possède une certaine instruction et le goût de la lecture.

Suivant un maire de nos environs, les habitants des campagnes qui, comme moi, s'occupent à prôner l'instruction agricole, sont bien audessus du cultivateur illettré qui travaille sans s'occuper des journaux et des livres. "C'est le cultivateur qui nourrit ceux qui font des livres," me disait un jour ce digne magistrat. Il ne savait pas sans doute que, de nos jours, le plus grand nombre de ceux qui écrivent sur l'agriculture sont des praticiens consommés ; et comment l'aurait-il su, puisqu'il n'avait jamais lu ni livres ni journaux, et pourtant, malgré son ignorance il avait été jugé digne d'administrer le village ; aussi son orgueil égalait-il son incapacité.

Nous admirons, surtout depuis quelques années, le zèle qu'apportent les cultivateurs en général à l'instruction de leurs enfants ; ils s'imposent pour cela les plus grands sacrifices ; mais à peine a-t-on décidé que l'enfant doit faire un cultivateur, qu'on le retire de l'école. Le jeune homme se croit alors *un homme* ; plus pour lui besoin d'ouvrir un livre, d'essayer à approfondir ce qu'il a appris à l'école ; il a fait sa première communion, tout est dit : il ne va même pas au catéchisme, il est homme et personne ne peut lui en montrer. La plupart des parents ne font aucun cas de ces petits prétentieux qui croient en savoir assez long pour n'avoir pas besoin de s'instruire. Ces jeunes gens oublient ce qu'ils avaient appris à l'école, n'en deviennent que plus ignorants et d'une prétention ridicule ; ils regrettent dans l'avenir cette grande faute de leur part, mais il est trop tard pour y remédier.

Pour éclairer les habitants des campagnes, pour remplacer chez eux le goût des plaisirs par celui de l'observation, de la lecture, de l'étude, il faut que les institutrices et les institutrices ne se laissent pas rebuter par l'indifférence avec laquelle on apprécie généralement leurs efforts. Non seulement un conseil donné à un père de famille, sera presque toujours bien venu dans notre région, où on estime beaucoup les *maîtres d'école*, mais il peut porter de bons fruits. Mais c'est aux enfants, espoir de l'avenir, que le maître peut donner plus facilement le goût de